



Le secret de Roan Inish

The secret of Roan Inish

de John Sayles

Fiche technique

Irlande /USA - 1996 - 1h43

Couleur

Réalisation et scénario :

John Sayles

d'après le roman de R. K. Fry

Musique :

Mason Daring

Photographie :

Haskell Wexler

Interprètes :

Jeni Courtney

(Fiona Coneely)

Mick Lally

(Hugh, le grand-père)

Eileen Colgan

(Tess, la grand-mère)

Richard Sheridan

(Eamon)

John Lynch

(Tadhg)

Susan Lynch

(La Selkie)



Résumé

Quelques années après la seconde guerre mondiale. Sur la côte Ouest de l'Irlande : le Donegal. L'Irlande de l'Irlande. Une terre de légendes et de superstitions.

Poussée par la nécessité, une famille de pauvres pêcheurs : les Coneely, abandonne son foyer ancestral : Roan Inish. Une île battue par le vent et les vagues face à l'immensité de l'océan. Dans cet exil, les Coneely perdent leur plus jeune fils : Jaimie, emporté avec son berceau par les courants.

Trois ans plus tard. Elevée par ses grands-parents, Hugh et Tess, dans une triste ville de la côte, sa sœur Fiona se persuade que Jaimie vit toujours. Elle imagine qu'il a été enlevé par les Selkies, ces créatures mi-animales mi-humaines qui empruntent la peau des phoques pour faire de la mer leur domaine. Elle croit déceler une présence humaine sur Roan Inish, elle croit rêver en apercevant Jaimie sur la plage, entouré de phoques...

Critique

Bon de se souvenir qu'entre deux blockbusters hollywoodiens, qu'entre deux séries B gore et quelques séries TV, le fantastique s'exprime différemment. Par des images simples, authentiques. Des images du terroir en quelque sorte, qui nécessitent ni effets spéciaux, ni stars. Rien ou presque. Sinon quelques bords de mer battus par les vents, des visages tannés par le soleil et les embruns, quelques maisons basses... L'Irlande en somme, telle que ne la montrent pas les cartes postales ou des documentaires plutôt orientés pubs ou planques de l'IRA. L'Irlande que montre John Sayles, qui n'est pourtant pas irlandais, ni même de souche irlandaise. John Sayles est américain mais pas borné. Ce qui n'est pas forcément une qualité que partage l'immense majorité de ses concitoyens, John Sayles est aussi curieux de tout. De l'Amérique comme le reflètent **City of hope**, **Passion fish**, **Lone star**, **Brother**... Des constats passionnants frappés d'un style réaliste,

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



attaché aux personnages et à la crédibilité des situations. Que vient donc faire cet Américain sur le sol irlandais ? Adapter un livre que sa compagne, la productrice Maggie Renzi, découvre à l'âge de dix ans. Elle ne l'oublie pas ce conte beau et rugueux de Rosalie Fry. Elle en suggère la lecture à John Sayles. Il s'y plonge, aime et décide de le porter au cinéma. Un peu sur le mode de **Du silence et des ombres** que tourne Robert Mulligan en 1962, drame du racisme dans le Sud des Etats-Unis et dont se souvient la fille de l'avocat du Noir accusé, gamine à l'époque.

«*Le fait que votre héroïne soit un enfant, une gamine de dix ans dans le cas de **Roan Inish**, ne signifie pas que vous faites dans le gentil divertissement familial, dans le spectacle pour les juniors. Depuis toujours, j'aime ces films où des enfants sont propulsés dans des situations réelles, dans lesquelles des adultes également pourraient se débattre. J'apprécie que l'enfant ne soit pas traité avec condescendance, que les événements ne soient pas simplifiés, édulcorés de manière à les rendre compréhensifs par tous*» prévient d'emblée John Sayles. Il n'est d'ailleurs pas homme à s'approprier un bouquin, à lui imposer un blanchiment amidonné à la Disney. Le livre de Rosalie Fry, il l'adapte le plus fidèlement du monde, sans le cuisiner à la sauce hollywoodienne. «*Faire du Disney ? Très peu pour moi. Je ne tenais absolument pas à ce que **Roan Inish** soit de la même eau, qu'un village de pêcheurs irlandais ressemble à celui des schtroumfs, à un parc thématique. Dans un centre de loisirs, vous n'avez pas un type vidant un poisson, les mains poisseuses et le couteau ensanglanté. Dans **Roan Inish**, si*». Et le cinéaste de s'étendre sur le gouffre qui sépare son film d'une production de l'Oncle Walt à l'image de **Dardy O'Gill et les Farfadets**, autre adaptation d'une légende celtique. «*Je ne rejette pas la féerie pure, mais voilà ce qui manque aux productions de ce genre : le poids du travail, le sentiment que la vie n'épargne personne, qu'elle est dure. Dans **Roan Inish**, les gens sont constamment occupés à travailler. Leur*

région est magnifique à la lueur du jour. Mais les nuits sont d'un noir profond. A l'époque, ils ne bénéficiaient pas de l'électricité. Le chef opérateur Haskell Wexler et moi avons choisi de ne pas employer d'éclairages artificiels, de ne pas mettre de la lumière là où il n'y en avait pas». Son morceau d'Irlande, John Sayles le veut tout simplement conforme à la réalité même si le surnaturel s'y introduit sous forme d'une Selkie, une créature de l'océan. Phoque lorsqu'elle nage, femme lorsqu'elle touche la terre ferme. Une sorte de sirène qui demeure attachée à l'océan, qui ne peut se résoudre à l'existence d'une humaine. (...) Tourner sur les lieux mêmes de l'action présente des avantages.

Une authenticité immédiate d'abord. L'inspiration ensuite, surtout dans le cas d'une légende aussi solidement enracinée dans les coutumes et superstitions locales. A priori, la météo ne compte pas du nombre des «avantages». En Irlande, elle est réputée d'humeur changeante, capricieuse. «*Y réaliser un film n'est pas une partie de campagne. Le temps change souvent et les apparences peuvent vous réserver de cruelles déceptions. Même durant une belle journée chaude et ensoleillée, la température de l'eau ne monte guère à plus de dix degrés. Très froide surtout quand on vient de Californie. En fait, lorsqu'une séquence nécessitait un ciel dégagé, souvent nous obtenions un temps orageux, couvert. Il nous a fallu attendre plus d'une semaine pour voir le soleil enfin apparaître. Il ne nous a pas quittés pendant cinq jours. Cinq jours pendant lesquels nous avons dû mettre en scène toutes les scènes qui demandaient une météo favorable. Une véritable course contre la montre. Ce délai passé, le temps s'est remis à faire des siennes, à changer à tout bout de champ*». Idéal pour qu'un film s'imprègne de l'atmosphère de l'endroit, pour que la pellicule restitue sans tricher les coups de vent, le passage rapide des nuages, la froideur du fond de l'air, les soudaines et brèves éclaircies... John Sayles et ses collaborateurs y ont goûté si bien que **Le secret de Roan Inish** excelle dans la peinture méticuleuse des îles les plus

reculées de l'Irlande, au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale. Ce n'est pas par pur perfectionnisme technique que le cinéaste de **Lone Star** insiste sur la topographie des lieux, sur le climat, le tempo des marées et le noir profond de la nuit. Il s'attarde sur ces «détails» car toute l'histoire gravite autour des tourments et cadeaux de la nature.

L'histoire de Jaimie, de sa sœur Fiona et de leurs grands-parents ne pourrait être racontée sous des cieux plus cléments. Ailleurs, elle paraîtrait incongrue, bizarrement anachronique, déplacée. Déracinée serait plutôt le mot. Comme le gaélique des dialogues, que parlent réellement les comédiens, Roan Inish se trouve exclusivement en Irlande. Rien qu'en Irlande et nulle part ailleurs.

Marc Toullec
Mad Movies - Mars 1997

Dans les années de l'après-guerre, une petite Irlandaise traverse une baie sur la côte du Donegal. Tournée vers la proue, la silhouette de la jeune héroïne aux boucles d'or surgit d'un conte d'Andersen, d'une illustration de Kay Nielsen. bercée sur les flots, Fiona est accueillie par une colonie de phoques. L'air au-dessus de sa tête se remplit de mouettes que je reconnais pour hitchcockiennes.

Seule, au bord de l'océan, face à Roan Inish/Inis Ron, l'île aux phoques entourée de brumes, Fiona saisit un panier. Elle monte dans une coque de noix. Soudain, un cri de mouette l'avertit : l'embarcation vient de larguer ses amarres. Le courant emporte la fille intrépide vers la rive opposée. Au moment où elle descend sur le sable de Roan Inish, le brouillard se lève et elle pénètre dans la maison des ancêtres. S'agit-il au cours de cet acheminement vers l'ouest d'une infraction du territoire interdit ? Ou bien de l'expression d'un désir jailli du for intérieur ? De si frères épaules sauront-elles relever le défi du retour aux sources ?

Il y a très peu de temps, la fille a vu inhumer sa mère aimée, et le visage de son père se voiler de chagrin. Quittant l'intérieur du pays, l'orpheline Coneyly

part ; elle est chaleureusement reçue chez ses grands-parents paternels. Cependant, de part et d'autre, le deuil est plus ancien. Trois ans auparavant, sous la pression de la crise économique et des bouleversements sociaux, deux générations de pêcheurs avaient dû évacuer Inis Ron. Ce jour-là, Jaimie, le frère cadet de Fiona, fut enlevé par la marée montante.

Au coin du feu de tourbe, le grand-père parle aux femmes de la noyade, ainsi que des légendes qui en naquirent. Avec naturel, il se transforme en *seanchai*, à savoir en conteur traditionnel, en gardien de l'histoire. A leur tour, d'autres membres de la famille, la grand-mère, Eamon, et Tadhg, le cousin aux cheveux bruns, incorporent le rôle d'aède. Après être remonté encore plus loin dans le passé, Tadhg, le «demeuré», dit à sa blonde cousine : «*Tu cherches quelque chose ; c'est clair comme le jour.*»

Ainsi **Le secret de Roan Inish**, dixième long métrage de John Sayles, cinéaste américain, lui-même scénariste et romancier, se structure-t-il sur le mode mythique. Basé sur du folklore, le film avait pour enjeu de créer une atmosphère de magie ressentie, sans tomber dans l'excès d'un romantisme mièvre. Le metteur en scène a réussi. Verve et équilibre, dans le montage comme dans l'image, animent son approche symbolique : le celtic twilight (crépuscule celté) n'obscurcit pas cet écran. Fluides et denses, les flash-backs sont autant de tableaux étonnants.

Celui qui tourne de nos jours en cadre celté, sur Inis Ron ou Skye, jouit d'un spectre de tons constamment changeants, de la lumière «à l'angle du monde». Les galbes des Selkies (femmes-phoques/sirènes) se marient à la rondeur des collines ; devant le rouge visionnaire porté par les Irlandaises de jadis cèdent les frontières du réel.

Artiste inspiré, Sayles est, entre autres, portraitiste d'âmes rebelles. Connus en France sont, par exemple, **Passion fish** (1993), où une actrice invalide à la suite d'un accident recrée sa vie en pays cajun ; **Lone star** (1995), qui est le récit d'un policier enquêtant trente-cinq ans plus tard sur l'assassinat d'un shérif et

redécouvrant son propre passé. **City of hope** (1990) raconte l'opposition d'un adolescent à un «système» puissant. Deuxième film de Sayles, **Lianne** (1983) a pour sujet une femme qui se décide à assumer son homosexualité. A cause de sa volonté d'«en savoir plus», Fiona doit subir des épreuves initiatiques, l'opposition des aînés, le pouvoir des éléments. Munie de sa fougue, de sa foi, elle avance petit à petit et retrouve la pierre à feu.

Trois grands thèmes de la décennie sont réunis dans **Le secret de Roan Inish** : l'enfance, l'homme dans ses rapports avec le monde animalier, et le «surnaturel».

Quel est le secret de l'île ?

Le secret de l'île est capturé dans la peau de la sirène. Renonçant à son habitat sous la mer, Nuala s'unit à l'aïeul Coneely. Lorsqu'un enfant découvre l'enveloppe non charnelle, la mère regagne son royaume [C'est pour ainsi dire à l'envers que Mathew Arnold a traité la légende de la sirène dans son poème «*The Forsaken Mermaid*» (1843).]

Qu'est-ce à dire ?

C'est dire que l'association de l'eau et de la femme symbolise le féminin : éternel, fructueux, insaisissable.

Qu'est-ce donc que le «surnaturel ?»

C'est la diversité des formes de l'insaisissable.

Des formes qui appellent, des ombres d'épouvante qui font signe, / Des langues d'air qui scandent les noms d'hommes / Sur sable, plages et étendues sauvages. [De Comus par Milton, «masque» (mascarade), présenté en 1634 et publié en 1637. (Traduit par E. O'Neill)]

Du surnaturel, le pouvoir symbolisant est ce qui s'inscrit dans la mémoire de l'homme, pour être capté par le cœur d'un enfant.

Accompagnés de giges allègres, les jeunes reconstruisent le toit de chaume, concoctent de mémoire la soupe revivifiante de fruits de mer. Jamais tout à fait éteinte, la langue d'origine est reprise. Telle la coque de noix de l'enfant sauvage, le littoral est décoré de coquillages et de couteaux.

Dans les années de l'après-guerre, par un temps ensoleillé, j'ai traversé en bateau une baie du Donegal. Pour

mettre pied non sur Inis Ron, ni sur Aran ou sur l'île de Clare, mais sur Tory. Plus tard encore, Seamus O'Neill écrivit, d'après l'histoire d'une «disparition» ou meurtre sur Tory, une pièce intitulée *Le secret de l'île*.

C'est ce secret-là aussi qu'il a fallu percer.

Eithne O'Neill

Positif n°434 - Avril 1997

Entretien avec le réalisateur

Votre filmographie atteste d'intérêts très diversifiés. D'où vous est venue l'idée d'un film sur l'Irlande ?

A l'origine, il y a un livre, *The secret of Ron Mor Skerry*, écrit par la romancière Rosalie K. Fry en 1957. C'était le livre de chevet de ma compagne et collaboratrice Maggie Renzi quand elle avait dix ans. Elle ne l'a jamais oublié.

A mon tour je suis tombé sous le charme de ce livre. J'ai aimé que l'auteur imbrique si étroitement le quotidien et le fantastique. Ici, contrairement à l'immense majorité des récits légendaires, le surnaturel ne s'installe pas des suites de la découverte d'un anneau magique ou d'un passage secret, mais à travers la volonté d'une fillette. De son désir d'en savoir plus, de connaître la vérité. Dans cette histoire, les héros sont des enfants.

Dans quel esprit avez-vous adapté ce livre ?

J'ai essayé de l'adapter le plus fidèlement possible... avec ma personnalité. D'une certaine manière **Le secret de Roan Inish** est un prolongement de mon film précédent **Passion fish**, où une femme paralysée redécouvrait le sens de la vie au contact de la nature. Dans ces deux films, le cadre et la nature du cadre donnent leur identité aux personnages et à l'histoire racontée. Ce qui m'a également frappé dans le roman, c'est qu'il recèle aussi une réelle dimension sociale. Il montre ce qui arrive aux gens lorsque les circonstances les obligent à quitter leur terre. A quel point leur existence, leurs sentiments, leurs références culturelles, s'accordent

difficilement avec le monde dans lequel ils doivent s'installer.

Le Secret de Roan Inish parle de l'attachement d'une famille à ses racines. Vous traitez ce sujet sans passéisme ni pittoresque, mais au contraire, d'une façon très moderne. Comment avez-vous procédé ?

Je ne tenais pas à ce que le film ressemble aux productions Walt Disney des années soixante, soixante-dix, ou tout est joli, lisse, lumineux. Un village de pêcheurs irlandais finit par y ressembler à un parc d'attractions.

J'ai choisi de privilégier les couleurs de la terre, de la mer, les lumières naturelles dispensées par le ciel, le feu, en opposition avec tous les éclairages artificiels. Selon cette logique, nous avons essayé de suggérer que l'île avait été abandonnée par ses habitants avant même l'arrivée de l'électricité dans la région.

J'ai été aidé en cela par le travail d'un formidable chef-opérateur : Haskell Wexler. Il excelle à maintenir une constante dans la lumière d'une scène alors que la météo change toutes les heures, ou plutôt toutes les dix minutes !

Quelle a été votre méthode de travail ?

J'avais fait un story board, mais les seuls plans à poser problème étaient ceux qui mettaient en scène les phoques. Les gens de l'animation avaient besoin de savoir exactement l'angle de la prise de vue, la profondeur de champ, etc. J'avais une petite carte pour chaque plan du film, qui mentionnait des choses, comme séquence de jour / séquence de nuit, intérieur / extérieur, la présence d'animaux, de caméras embarquées, et ainsi de suite. J'y mettais aussi le jour de tournage, les heures de lever et de coucher de soleil ce jour-là, ainsi que les horaires de marées.

Haskell Wexler et ses gars sont devenus experts en estimation. Ils me disaient toujours des trucs comme «*Ouais, je crois qu'on peut installer et mettre en boîte deux prises, avant d'avoir de l'eau jusqu'aux genoux*»...

Vous vous êtes beaucoup imprégné de l'atmosphère irlandaise, jusque dans le parler populaire?

C'est surtout le souci de mettre les mots justes dans la bouche des personnages, de restituer la manière dont les Irlandais s'expriment. «Aussi raide qu'une vieille femme une nuit d'hiver» est une expression imagée qui dit bien ce qu'elle veut dire.

Maintenant, si les Selkies que je mets en scène appartiennent aux légendes celtes, vous trouverez des histoires analogues partout où s'épanouissent des colonies de phoques. Les Eskimos, les Indiens Inuits ont aussi leurs sirènes, et je suis sûr que l'on doit retrouver les mêmes légendes dans la tradition orale des premiers habitants d'Hawaii.

En ce sens, **Le secret de Roan Inish** parle de patrimoine et d'héritage. Cela concerne tout le monde.

Fiche distributeur

Le réalisateur

Sayles est indépendant, mais il écrit beaucoup pour Hollywood, et c'est dans la foulée de quelques réussites qu'il tourne deux films qui lui tiennent particulièrement à cœur : **Matewan** ou le récit d'une grève de mineurs dans la Virginie des années 20. Avec une superbe photo de Haskell Wexler, un lyrisme proche des films de John Ford ou des grands westerns hollywoodiens, Sayles négocie avec virtuosité ce changement de style. Il y aborde de grands thèmes : l'homme face à la politique, l'individualisme face au collectivisme, le racisme et l'immigration. **Matewan** est une réussite qui s'oppose délibérément au cinéma de pur divertissement qui semble être la marque du cinéma des années 80.

Eight Men Out aborde un sujet tout aussi passionnant : la retranscription minutieuse du scandale de l'équipe de base-ball des White Sox en 1919. Le film décrit avec force détails la plongée dans la corruption d'hommes, idoles nationales, finissant déboulinés, artificiellement blanchis mais marqués à

jamais.

City of Hope, son dernier opus (l'aboutissement d'un second tryptique ?) mêle le spectaculaire des deux fresques précédentes à un thème délibérément contemporain. Portrait en coupe d'une ville des années 90, confrontée à la violence, à la misère, au racisme et à la corruption, le film est un exploit technique impressionnant. Avec plus d'une trentaine de personnages principaux, la caméra de Sayles y acquiert une souplesse et une fluidité qui sont la marque des très grands. Délibérément pessimiste, le film se balade dans les arcanes de la ville, dans ses entrailles, avec un extraordinaire brio. John Sayles construit tranquillement une œuvre engagée, touffue et ambitieuse, à l'écart de la grande machinerie hollywoodienne et dans l'indépendance la plus totale. Les gens de son entourage l'admettent volontiers : voilà quelqu'un qui sait ce qu'il veut.

Olivier Jahan
(*extrait du catalogue
du Festival de Deauville 1991*)

Filmographie

Return of the Seacaucus 7	1980
Lianna	1981
Baby It's you	1982
Brother from another planet	1984
Matewan	1987
Eight men out	1988
City of Hope	1991
Passion fish	1992
Lone Star	1996
The secret of Roan Inish	1996

Le secret de Roan Inish

Documents disponibles au France

Positif n° 434
Les Inrockuptibles
Télérama n° 2445